

L'avis du vicaire

LE MONDE PASSE...



Nous avons compris le mois dernier que la principale source du mauvais usage du monde entendu au sens de création provenait de notre fond corrompu. Nous avons aussi recensé deux autres sens possibles du mot monde : le premier qui ramenait à la société des hommes, le second à la triple concupiscence dénoncée par l'apôtre bien-aimé du Seigneur. Si ce dernier sens implique de la part du chrétien fidèle une réprobation sans mesure, pour la raison que nous allons voir, ce à quoi renvoie le premier sens demande plus de nuances.

En effet, dénoncer la société des hommes comme perverse de soi, au prétexte qu'elle est le lieu de la triple concupiscence, n'est voir qu'un aspect de cette dernière. Prétendre fonder une société humaine d'où serait bannie complètement la triple concupiscence est utopique. Ce que demande l'apôtre saint Jean n'est pas de s'abstenir complètement de la vie en société, mais de s'éloigner d'un esprit plus ou moins présent dans cette dernière. A la vérité la société d'aujourd'hui est dominée par la triple concupiscence comme jamais, mais il en reste néanmoins qu'elle accomplit, bon an, mal an, ce pour quoi elle a été instituée par Dieu en tant que société, fournissant un certain service pour le bien commun, même s'il lui arrive de le desservir.

Certes il existe des assemblées où les hommes mettent leurs énergies pour la perfection, ce sont les congrégations religieuses, ce sont les couvents, mais tout retirés du monde des hommes que soient les plus parfaits d'entre eux, ils restent en quelque sorte dans le monde, courant toujours le risque d'être

rattrapé par lui, car le monde dénoncé par l'Évangile est d'abord un ensemble d'attitudes qui peuvent se retrouver au moins en partie jusque dans les couvents les plus austères.

Il y a par ailleurs des laïcs qui usent du monde sans pécher, qui vivent dans la société commune des hommes un peu comme les autres mais singulièrement toutefois. Ce n'est pas nous qui le disons mais saint Paul lui-même qui en affirme la possibilité : « Mais voici ce que je dis, frères : le temps s'est fait court; il faut donc que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas, ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas, ceux qui achètent comme ne possédant pas, et ceux qui usent du monde comme n'en usant pas; car elle passe, la figure de ce monde » (I Cor, VII, 29-31).

Quel est donc ce monde qui passe ? Pouvons-nous identifier ce monde passager avec celui pour lequel le Christ n'a pas prié ? Pas exactement. Ainsi, le père Calmel définissait le monde maudit par Dieu : « Dans le langage évangélique là où n'est pas la charité, là est le monde » Et c'est la triple concupiscence, celle de la chair (abus des biens sensibles), celles des yeux (abus de tout ce qui fait paraître), et l'orgueil de la vie (recherche de sa volonté propre) qui s'oppose au règne de la charité en nos âmes.

Il en est certains qui s'enorgueillissent de dominer leur chair, de vivre pauvrement et sans ostentation et qui pourtant sont peut-être les plus mondains de tous, tant leur attitude les rend rétifs à la charité divine et semblables au Prince de ce monde, Satan : « Ne nous y trompons pas : lorsque l'ascèse et la ferveur,

l'austérité et l'audace invincible procèdent de l'orgueil de la vie, ils ne se tiennent du côté de l'Évangile qu'en apparence : en réalité c'est encore le monde » (Père Calmel). Et c'est ainsi que même des religieux pourront être mondains, délaissant la première des vertus religieuses, l'humilité.

Il ne s'agit pourtant pas de vous dissuader de penser que la société d'aujourd'hui ne porte pas l'esprit du monde à une sorte de paroxysme inédit en ce qu'elle flatte la sensualité par toutes sortes de moyens, en ce qu'elle porte la vanité au pinacle. Certainement le monde est très fort aujourd'hui et il séduit plus d'un parmi nous, hélas. Mais le monde c'est aussi ceux qui, sans céder à l'une ou l'autre de ces tentations faciles, en vont jusqu'à mépriser ces pauvres hères emportés par la superficialité. Le vrai disciple du Seigneur sait qu'il pourrait être de ceux-là, et si sa charité est véritable, il désire ardemment le salut, la conversion du monde.

La charité seule demeure quand le monde va à la perdition. Elle seule peut prétendre à bannir l'esprit du monde de nos cœurs et de ceux qui nous entourent : « Celui qui dit être dans la lumière et qui hait son frère est encore dans les ténèbres. Celui qui aime son frère, demeure dans la lumière, et il n'y a en lui aucun sujet de chute » (I Je II, 9-10). En ce temps de carême qui s'achève, ne nous laissons pas vaincre par le monde mais triomphons de lui par l'ascèse et le renoncement en vue d'un amour toujours plus grand de Dieu et des âmes.

Abbé Renaud de SAINTE MARIE



BULLETIN DU PRIEURÉ DE LA SAINTE FAMILLE

DE LA FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X

Prieuré et Chapelle Saint Joseph, 4 rue Pierre Thévenot 21000 Dijon

Chapelle St Ferréol et St Ferjeux, 14 rue Lyautey 25000 Besançon

Téléphones : 03 80 63 73 75 - 06 08 05 08 04 Télécopie : 03 80 36 28 33

Mensuel n° 10 Mars 2012 Prix de revient : 2,20 €



L'ÉDITORIAL DU PRIEUR

Des Cendres au Feu nouveau

La liturgie, culte en esprit et en vérité, culte rendu par une Église composée d'hommes, use, dans ses rites, de réalités sensibles (objets ou actions) signifiant d'autres choses : l'eau qui sert couramment à laver et qui fait briller signifie dans le rite du baptême la purification de l'âme et son illumination ; les accidents du pain dans l'hostie consacrée signifient que le sacrement de l'Eucharistie est un aliment spirituel ; le rameau d'olivier symbolise toujours (que l'on soit au jour des Rameaux devant Jérusalem ou au jardin de Gethsémani) la réconciliation de l'humanité avec Dieu après le châtement du déluge ; la pierre d'autel gravée de cinq croix figure le Christ dont on a percé les mains, les pieds et le côté ; la fumée de l'encens qui s'élève en sinusoïdes continues représente notre adoration, etc.

Sur un cycle liturgique, les signes peuvent se correspondre

et s'appeler l'un l'autre à des semaines d'intervalle : par exemple, les cierges éclairés au début de la veillée pascale après le chant du *Lumen Christi* (*Lumière du Christ*) rappellent ceux de la fête de la Présentation de Jésus au temple distribués au chant du *Lumen ad revelationem gentium* (*Lumière qui éclaire les nations*).

Il en est de même, quant aux significations diverses et quant aux correspondances, **des cendres bénies** le mercredi avant le 1er dimanche de Carême et **du feu nouveau béni** au commencement de la veillée pascale. C'est ce que nous allons montrer dans cet article.

Deux jeux de mots latins vont servir ici à fixer dans nos esprits cette correspondance. *Cendre* traduit le latin *cinis*. *Feu* traduit le latin *ignis*. S'il n'y a aucun rapport étymologique ni sémantique entre *cinis* et *ignis*, il y a un rapport phonétique évident. *Cilice* traduit le latin *cilicium*, qui est l'étoffe grossière faite avec le poil de chèvres de Cilicie, une région de la Turquie. Le *silex* désigne une pierre à feu, et ce nom est tout simplement transcrit du latin. Le latin *e silice*, que l'on trouve dans l'oraison de la bénédiction du feu pour dire qu'il vient de cette pierre, sonne bien avec le mot

français *cilice* qui désigne un instrument de pénitence. Nommer cet instrument est d'autant plus opportun que, primitivement, le mercredi des Cendres, le pontife romain bénissait les cilices que les fidèles qui avaient commis des fautes graves de notoriété publique, et qui s'en repentaient, allaient porter tout au long de la sainte quarantaine jusqu'au Jeudi Saint. Il étaient alors absous de leurs péchés et se trouvaient à nouveau admis à la sainte communion, qu'ils recevaient à « la messe de réconciliation » célébrée spécialement dans ce but.

Le symbolisme de la **pénitence** que contient la cérémonie des *Cendres* est clairement dévoilé dans les oraisons de bénédiction : on parle d'esprit de componction (qui, d'une part, allie la reconnaissance de son inclination au péché, le sens de sa culpabilité et le regret de ses péchés, et qui, d'autre part, se confie à la miséricorde de Dieu), de la vertu d'humilité et de la volonté de réparation. Certes, tout le monde doit s'appliquer à la possession d'une telle pénitence. Mais cet aspect des choses, caractéristique de la sainte quarantaine, est connu de tous. Aussi n'est-ce pas sur lui que nous nous arrêterons.

La troisième oraison, en rap-

pelant la pénitence des Ninivites, après la prédication de Jonas, parle de *cilicium* (« *in cilicio* ») en place du latin *saccus*, qui désigne exactement, lui, un grossier vêtement fait de toile à sac. Le cilice est, dans l'ancien testament, un vêtement de deuil, donc une expression de la tristesse. On comprend qu'il soit le symbole de la mortification dans son ensemble, spécialement de la pénitence afflictive par laquelle « *on châtie son corps et on le réduit en servitude* », à l'exemple de saint Paul (1 Cor 9, 27).

Nous savons qu'en signe de sa sincère pénitence, le roi des Ninivites, s'assit sur la cendre (Jon 3, 6). Pourquoi sur la cendre ? L'attitude du saint homme Job va nous aider à répondre à cette question. Ce dernier, durement éprouvé dans les siens, dans ses biens et sa santé, se couvrit de cendres. Il dit « *opéruí cínere carnem meam, j'ai couvert ma chair de cendres* », lit-on dans la version de la Vulgate (Jb 16, 16). Mais, selon le commentaire de M. l'abbé Fillion, l'hébreu exprime le comportement de Job d'une autre manière, en lui prêtant ces paroles : « *J'ai roulé ma corne dans la poussière* ». C'est la transposition de l'image d'un taureau acculé, vrillé, terrassé et s'effondrant sur le côté.

Se couvrir de cendres ou s'asseoir dans la cendre signifie donc que l'on se sent à bout de possibilité morale, à bout de force d'âme – finie la paix dans les biens d'ici-bas, finie la présomption, finie la suffisance, fini l'orgueil – et que l'on se fie à ce Dieu dont « *la toute-puissance se manifeste surtout en pardonnant et en faisant miséricorde* » (Oraison du Xe dim. après la Pentecôte).

La poussière, qu'est-ce ? C'est de la terre réduite en un mélange pulvérulent (i.e. en

poudre) de particules très fines, très légères. En latin, on dit *pulver* ou *pulvis*. D'où le sens figuré de terrain sur lequel on peut pratiquer la lutte ou la course : le *pulvis Olympicus*. C'est une nouvelle idée, à partir de la notion de cendre, **pour enseigner la vie ascétique, prêcher le combat spirituel** : « *courir, et non au hasard, combattre et non inutilement comme en frappant l'air* » (1 Cor 9, 26). L'athlète, celui qui combat dans l'arène romaine ou concourt dans les jeux du stade grec, se nomme *agonista*. Les *agonía*, ce sont les victimes. L'imposition liturgique des cendres agit à la manière d'un sacramental pour faire de chacun de nous un athlète dont la couronne impérissable récompensera le double fait d'avoir sacrifié le vieil homme en soi et mené la lutte « *contre les dominateurs de ce monde, les esprits de malice des régions célestes* » (Ep 6, 12). Dans cette perspective, retenons la cinquième et dernière oraison de la bénédiction des cendres, qui dit : « *les saints jeûnes sont le commencement des exercices de la milice chrétienne* ».

L'Église a choisi le mot poussière pour le rite d'imposition : « *quia pulvis es et in pulverem revertéris* ». De cette formule, qui reprend mot à mot les paroles adressées par Dieu à Adam après son péché (Gn 3, 19) – et ceci justifie cela –, elle a donné l'explication dans sa seconde oraison : nous avons été créés en Adam du limon de la terre et, à cause du péché originel, notre corps connaîtra la corruption du tombeau. Nous connaissons bien ces points de la Révélation. Nul besoin d'épiloguer sur eux.

On peut cependant ajouter que le mot poussière a une forte valeur d'expression a contrario pour notre vie spirituelle. Celle-ci ne doit pas être vaine. Elle le

serait par un amoncellement de biens, matériels, artistiques ou intellectuels, qui, n'alimentant pas la sagesse, seraient vecteur de rien quant au salut. Pour éviter cette perte, ce *detriméntum*, puisque « *celui qui ne recueille pas avec le Christ dissipe* » (Lc 11, 23), restons jusqu'à la fin entés sur le Sauveur.

Le père H.-M. Cormier, O.P., a concentré nos dernières idées dans ces trois phrases : « *Oui, nous sommes poussière par notre origine, nous sommes poussière par notre destinée mortelle, et nous serions poussière par notre vie présente, si le souffle de la foi ne venait à chaque instant la ranimer. Ce qui fait la valeur de notre existence, ce n'est donc pas la quantité des actes et le nombre des années, tout cela est poussière ; mais la pureté de l'intention et la ferveur de la volonté. De là dérive la vraie vie, celle que la mort nous apporte, bien loin de nous la ravir* » (Une année avec les Saints dominicains, Mercredi des Cendres, Édit. Le Sel, 2008, p. 374).

N'oublions pas que les cendres sont l'effet d'une destruction par le feu. – Nos cendres liturgiques viennent de la crémation des rameaux de buis bénis le dimanche des Rameaux précédent. – La réflexion passe naturellement de celles-là à celui-ci. Or la vigile de Pâques commence par la bénédiction du feu nouveau. Ce qui nous autorise à enjamber par la pensée le Carême pour atteindre d'un saut cette vigile.

La bénédiction du feu a vu son rite réduit à une seule oraison par la réforme du pape Pie XII, réforme que nous suivons. Pour mieux comprendre cette cérémonie, revenons, si vous le voulez bien, à son rite antérieur qui compte trois oraisons : tour à tour, le feu y est pris dans son acception négative comme étant celui du démon qu'il faut

chercher à éteindre, il est considéré dans son rôle historique de lumière ayant guidé Moïse à la sortie d'Égypte, il est présenté dans son origine préfigurant le Christ et il est noté comme une caractéristique de notre vie chrétienne.

La troisième oraison nous fait demander « *l'aide divine pour repousser les traits enflammés de l'ennemi* ». L'*inimicus homo*, désigné par Notre-Seigneur dans la parabole du bon grain et de l'ivraie, « *est diabolus* » (Mt 13, 28 et 39). C'est l'ennemi commun. **Mais chacun de nous a un ennemi personnel, un ennemi domestique à vaincre : le vieil homme en soi, avec la brûlante fièvre de ses passions désordonnées.** En guise de glose, citons l'homélie de saint Ambroise que nous avons au samedi des Quatre-Temps de Pentecôte, pour commentaire de l'évangile de la guérison de la belle-mère de l'apôtre Pierre : « *Peut-être aussi, sous la figure de cette femme, belle-mère de Simon et d'André, pouvons-nous voir notre chair languissante des fièvres multiples du péché, qui était consumée par les désirs immodérés des diverses passions. Et je dirai que la fièvre de l'amour n'est pas moindre que celle qui nous brûle. Celle-là en effet brûle l'âme, et celle-ci le corps. Car notre fièvre, c'est l'avarice ; notre fièvre, c'est le mauvais désir ; notre fièvre, c'est la luxure ; notre fièvre, c'est l'ambition ; notre fièvre, c'est la colère. Fabris enim nostra, avaritia est ; febris nostra, libido est ; febris nostra, luxuria est ; febris nostra, ambitio est ; febris nostra, iracundia est* » (Leçon II).

Quant à notre vie chrétienne, elle doit « *être enflammée de désirs célestes* » (1ère oraison), « *être embrasée par la lumière divine et illuminée des feux de la clarté divine* » (2ème oraison).

Ces citations ne donnent pas lieu à exégèse tellement leur sens est évident. Relions-les cependant clairement au Christ, car **lui-même a repris à son compte la métaphore du feu** et s'est défini porte-parole de la vérité divine.

En répondant à Ponce Pilate, il nous a dit « *qu'il est venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité* » (Jn 18, 37). C'est une raison révélée de sa venue. Il y en a d'autres. Par exemple, selon saint Luc, Notre-Seigneur a déclaré « *Je suis venu jeter le feu sur la terre, et quel est mon désir, sinon qu'il s'allume ?* » (Lc 12, 49). **Quel est ce feu ?** Saint Cyrille d'Alexandrie enseigne qu'il s'agit de la foi. « *Ce feu de la foi, écrit-il, une fois allumé en Judée, devait embrasser tout l'univers, lorsque le mystère de la passion du Sauveur serait consommé* » (cité dans La Chaîne d'Or). Pour sa part, saint Grégoire y voit l'**embrasement du Saint Esprit pour les œuvres de la pénitence** : « *Le feu est jeté sur la terre, écrit-il, quand les ardeurs de l'Esprit Saint embrasent une âme terrestre, consomment en elle tous les désirs charnels et l'enflamment d'un amour spirituel, qui lui fait déplorer le mal qu'elle a commis. C'est ainsi que la terre est embrasée lorsque la conscience s'accuse elle-même, et que le cœur est comme consumé des douleurs de la pénitence* » (ibidem). Cette dernière interprétation correspond bien à l'esprit de la liturgie de la veillée pascale, par laquelle s'achève le temps du Carême.

Il nous reste à considérer la métaphore de la pierre à feu. Elle apparaît dans la seule oraison du rite actuel, qui reprend textuellement celle du rite ancien. Cette pierre est le silex. En la faisant frapper un corps très dur, elle produit une étincelle capable d'enflammer des brindilles et de déclencher un incendie. Voilà pourquoi l'oraison parle du feu nouveau produit de la pierre pour

notre utilité : « *productum e sílice, nostris profutúrum úsibus novum hunc ignem* ». Ce feu béni symbolise, lit-on, « *les désirs célestes dont nos âmes demandent d'être enflammées en vue de mériter de parvenir aux fêtes de la lumière éternelle* ». Cette pierre est aussi à prendre dans un sens métaphorique : elle représente le Christ, car il est « *la pierre angulaire de l'Église* », selon la célèbre expression de l'Apôtre (Ep 2, 20).

L'ignition est l'état d'un combustible en combustion. Or nous trouvons dans la Bible un miracle de non-ignition, celui du **buisson ardent** que vit Moïse sur la montagne de Dieu, nommée Horeb : « *Le Seigneur apparut à Moïse dans une flamme de feu qui sortait du milieu d'un buisson, et Moïse voyait le buisson sans qu'il fût consumé* » (Ex 3, 2). Les pères de l'Église ont vu communément dans ce buisson ardent imputrescible une figure de la virginale Mère de Dieu. La liturgie a consacré cette exégèse par la 3e antienne des 1ères vêpres de la fête de la purification de la Vierge.

Le père A.-D. Serpillanges, O.P., résume l'enseignement traditionnel en parlant « *du symbole poétique qu'est le buisson ardent de Moïse, qui brûle sans se consumer, figurant ainsi la virginité dans l'amour, et la naissance sans dommage pour l'intégrité de la Mère de Celui qui est la lumière du monde* » (Mois de Marie, Édit. Du Cerf, Ch. V, p. 29).

Entre la cérémonie des Cendres et la Vigile pascale, il y a tout le Carême. Parcourons ce long entre-deux, dans nos cendres et par nos feux, sous l'égide de celle qui fut pur encens parfumé de toute sainteté et embrasé du parfait amour, la Vierge Marie, et les yeux fixés sur le Christ notre Pâque.

Abbé J.-P. ANDRÉ